

ROLES, FIGURATION ET MINISTERES LITURGIQUES

Par Jean-Michel Sordet

pasteur, aumônier au Centre Hospitalier Universitaire Vaudois
Lausanne

Imaginons que je me trouve au bureau de l'aumônerie de l'hôpital, en train de prendre quelques notes à la fin de ma journée de visites. J'ai soudain besoin d'un crayon que je demande à Nathalie, la secrétaire d'accueil. J'obtiens mon crayon. Dans cette brève INTERACTION, l'action proprement dite consistait à demander et à obtenir un crayon, ce qui se déroule sans difficulté.

Mais je peux demander le crayon avec un sourire (en vue bien sûr de continuer d'avoir libre accès au bocal de bonbons posés sur le bureau de Nathalie), ou je peux le faire sur un ton autoritaire pour continuer à bien marquer la hiérarchie entre un pasteur engagé dans le saint ministère et une (simple) secrétaire !

Nous voyons donc que l'interaction comporte un second niveau, celui de la mise en scène de l'action proprement dite. C'est une méta-communication. Pour comprendre ce second niveau, je fais appel à la micro-sociologie¹ d'Erving Goffman².

Goffman appelle REPRÉSENTATION cette mise en scène ; ce qui est en jeu dans la représentation, c'est la face que se présentent mutuellement les interactants, avec le souci de ne pas perdre la face. Pour Goffman, le problème de ne pas perdre la face, mais de la sauver,

¹ La micro-sociologie est l'étude des rapports sociaux qui s'établissent dans de petits groupes humains (une entreprise, une équipe de travail, etc.) en particulier dans l'interaction face à face (le garçon de café et son client par exemple).

² On trouve l'essentiel de la pensée d'Erving Goffman dans *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi* (trad. de l'américain par Alain Accardo) (Paris : Editions de Minuit, 1973, original 1956, 1959) et *Les rites d'interaction* (trad. de l'américain par Alain Kihm) (Paris, Editions de Minuit, 1974, original 1967).

est socialement d'une importance capitale. La face est tellement sacrée que ces représentations sont les véritables RITES que notre société moderne et sécularisée a conservés.

Le culte n'échappe pas à cette distinction entre action principale et représentation. Il est donc l'effectuation simultanée de deux rites : le premier et qui nous saute aux yeux, le rite religieux, spirituel qui tend à mettre en rapport l'homme avec le Dieu de Jésus-Christ ; le second – mais est-il vraiment secondaire ? – qui met en représentation un groupe de personnes (assemblée des croyants, officiants et pasteurs) avec leur face, sacrée, et menacée sans cesse d'être perdue.

Notre question est donc la suivante : comment s'articulent les ministères en jeu dans la célébration du Dieu de Jésus-Christ avec les rôles mis en scène dans la représentation qui a lieu au cours de la même célébration ?

1. QUELS SONT LES ROLES ?

Qu'on me permette ici de donner une perspective (sans doute un peu caricaturale...) à partir de mon expérience personnelle, en contexte multitudiniste, dans une Eglise réformée liée à l'Etat (Eglise Evangélique Réformée du Canton de Vaud, en Suisse). Le pasteur peut avoir le rôle de LEADER dans l'équipe qui a l'initiative. Il fait équipe avec des co-officiants, mais également *in absentia* avec ses collègues : ces autres pasteurs, en action ailleurs, jouent eux aussi, loyalement, unanimement, le même jeu, la même figuration. Acteur dans une équipe en pleine représentation, le pasteur y met toute sa conviction (qu'elle soit réelle ou feinte n'y change rien) sous peine de perdre la face. Il a une bonne part de la maîtrise de la façade : s'il ne peut guère rebâtir le temple de son village ou de son quartier, il peut y modifier facilement de nombreux détails du décor.

Par son habit, ses déplacements, sa position, le pasteur peut souligner (mais pas trop, afin de ne pas prétendre à une face trop hautaine) son importance. En cultivant un brin de dramatisation et d'idéalisation, il soigne son public en se préparant bien, en répondant aux goûts (supposés) du public ; il peut tenter de progresser, d'imiter des prédicateurs ou des modèles connus, etc.

Le pasteur gère, par son AUTORITÉ et par sa compétence, l'équipe des officiants où aucun autre ne sera son véritable égal, à moins qu'il ne soit pasteur lui aussi ! Le co-officiant met plutôt en valeur le pasteur en lui laissant les parties les plus cléricales et en accomplissant les tâches plus modestes. Comme les co-officiants sont des exécutants, le

pasteur donne le point de vue officiel (avant comme pendant la représentation).

Un rôle important du pasteur, avec l'aide de son équipe, est le contrôle de l'information disponible. Il existe en effet des SECRETS qu'il peut être bon de ne pas divulguer sur scène. Une inadéquation entre la vie concrète du prédicateur et ce qu'il prêche est un secret peu avouable en cours d'interaction. Ce secret peut être connu des collègues sans grand mal, mais l'assemblée ne devrait pas avoir accès à cette information (et elle ne cherchera sans doute pas à l'avoir) pour que la face soit sauve. Il y a les secrets d'initiés : combien de fidèles savent au fond comment le pasteur prépare son culte ? Peu, mais les collègues le savent, et peut-être quelques initiés de l'équipe des officiants. Il y a aussi les secrets larvés ou latents : ce sont ces faits existants, mais pas encore réunis en information réelle dont on tient compte... Que resterait-il de la face du corps pastoral si on s'avisait vraiment de penser que le culte tel que pratiqué actuellement est archaïque, incompréhensible ou inadapté ?

Mentionnons encore les rôles de COULISSE, les rôles sans masque dont le texte comporte un discours sur les absents et le discours sur la mise en scène. C'est dans les coulisses que l'équipe qui n'a plus de face à protéger se met à dire ce qu'elle pense vraiment de la vieille dame au chapeau, de l'organiste qui joue mal, ou plus positivement de tel paroissien qui semblait si attentif, ou si remué – mais cela ne pouvait pas être dit en cours de représentation ! De même, on peut enfin parler de ce qui a bien marché ou mal marché dans l'effort-même de maintenir la face : là, le pasteur peut se permettre un peu d'ironie sur la feuille qu'il avait égarée, ou un juron sur la belle envolée qu'il a ratée !

2. LA FIGURATION

Goffman appelle FIGURATION tout ce qui est entrepris pour que personne ne perde la face. La capacité d'un interactant à maîtriser la figuration (se rendre compte des faux pas, des gaffes, etc., ou encore les éviter ou les réparer) mesure son degré de socialisation dans l'interaction en cours. La plupart des techniques de figuration tiennent de l'ÉVITEMENT. On évite les rencontres où il y a danger de perdre la face. On évite les sujets ou activités dangereux pour l'interaction, on oblique à temps, on avance prudemment les éléments neufs ou périlleux. On se montre discret sur ce qui pourrait gêner ou contredire, on arrondit, on adoucit les angles, on emploie la circonlocution, l'ambiguïté, l'humour pour faire passer des choses pénibles, on avertit

par des ballons d'essai que quelque chose va peut-être se produire dans l'échange... Si un incident s'est produit, on fait comme si de rien n'était, ou bien on prend acte mais en se hâtant de dévier, de rassurer ou de minimiser. On donne du temps à l'autre pour se reconstituer sa face...

La coopération figurative fait preuve de tact (le public se montre attentif, même s'il pense à autre chose !) et de renoncement à des prétentions trop grandes. On dit : « Après vous, je vous en prie » bien qu'on soit en droit de passer en premier.

La figuration travaille à protéger la face de tous. Elle respectera scrupuleusement les régions attribuées à chaque équipe : le public n'entre pas là où il n'est pas invité.

Dans la représentation en cours pendant la célébration, la figuration va donc être l'œuvre commune de tous les présents, selon des rôles distincts. L'effort consenti pour garder la face telle qu'elle a été définie de la part de tous en début d'interaction (voire telle qu'il n'y a pas eu besoin de la définir, étant donné le caractère traditionnel, rituel et acquis du culte) est un effort commun de tous les partenaires en cause.

3. LA FACE

La question de savoir quelle face les interactants du culte cherchent à établir au moyen de l'outillage que je viens de décrire mérite réflexion, et nous allons tenter d'émettre une hypothèse. Rappelons que la face est une prétention à une valeur sociale, émise par un des interactants, puis confirmée ou précisée par les éléments d'informations échangés au cours de l'interaction, en particulier au niveau de la représentation.

On peut tenter de déterminer quelle face est en jeu dans la représentation qui va se dérouler au cours d'un culte au moyen des incidents. En cherchant ce qui cause de la gêne, de l'embarras, du dérangement dans le bon déroulement de la représentation, on pourrait cerner quelle est la face proposée et défendue par les partenaires. Inversement on pourrait chercher ce qui sert à parer ou à réparer les incidents.

Un blanc, une maladresse de langage, un imprévu, du bruit intempestif dans l'église, un geste déplacé comme renverser le vin de la Cène, et peut-être aussi les émotions ou le contact physique me semblent des éléments propres à faire mentir la définition de la face adoptée au début de l'interaction. Mais la compétence du pasteur, sa

bonne prestation et préparation, ainsi que la souplesse, la docilité du public à suivre les indications liturgiques explicites ou habituelles, etc., servent à maintenir la bonne impression fournie par les partenaires les uns aux autres.

On peut travailler comparativement, à l'aide d'autres types d'interaction. Dans un magasin, le vendeur, par son amabilité, par son savoir faire, réel ou feint, cherche à produire une image séduisante de son établissement, afin que l'acheteur revienne. Le client tendra à se montrer plus important, ou plus aimable qu'il n'est en réalité, en vue d'obtenir d'éventuels avantages, rabais, services après vente plus efficaces, etc. Lorsque deux personnes boivent un verre ensemble et discutent de choses et d'autres, la face qu'on va présenter servira à se montrer le plus drôle, ou le plus séduisant, ou le plus fort, ou le plus informé... On va chercher à gagner l'estime de l'autre.

Et dans le culte ? Que se produit-il au plan de la représentation, à côté et en même temps que l'activité de célébration proprement dite ? Que se noue-t-il entre les protagonistes de la célébration ? La prétention sociale du pasteur va-t-elle être celle de la compétence grâce à son art oratoire et son brillant intellectuel ? Va-t-il par quelque remarque, en soi inintéressante pour son sujet, vouloir montrer à quel point il est un pasteur pressé par le temps et la quantité de travail que lui réclame sa paroisse – il se pose ainsi comme un martyr ou comme un surhomme – ? Va-t-il par ses choix de vocabulaire induire une proximité entre les gens et lui (à la limite de la démagogie) ou va-t-il par ses citations pédantes creuser et maintenir la distance entre le clerc et le laïc ? Tout ceci bien sûr en parlant longuement de l'amour fraternel et communautaire... Va-t-il par ses choix théologiques sur le ministère d'officiant de l'eucharistie souligner le caractère nécessaire du ministre consacré, ou va-t-il en laissant réellement la place et l'initiative à des laïcs souligner certains aspects du sacerdoce universel ?

En tant qu'acteur principal de la représentation, c'est le pasteur qui pose la face en jeu dans la représentation. A titre d'hypothèses de travail, voici quelques faces qui nous paraissent possibles. La prétention sociale du pasteur est d'être :

- un clerc nécessaire, rare et providentiel ;
- si possible, un copain proche de tout le monde ;
- un homme au savoir supérieur à la moyenne et qui accepte de partager quelques-unes de ses connaissances ;
- un homme fort, sur qui les autres peuvent compter ;
- un homme accablé de responsabilités et envers qui personne n'est reconnaissant.

Cette face est une valeur sociale revendiquée par le pasteur dans sa ligne d'action, c'est une image de son moi qu'il émet et tend à conserver. Goffman nous apprend le lien émotionnel qui relie l'acteur à sa face : il s'y attache. Avoir une face favorable produit du bien-être ; dans le cas inverse survient un malaise, de la honte, de la culpabilité. L'acteur-pasteur cherchera donc à sauver la face, à garder une image consistante de son moi, confirmée dans les indications des autres en cours de représentation, si possible. S'il ne parvient pas à garder la face, il la perd : c'est l'incident social par excellence. Selon Goffman, tout est entrepris pour ne pas perdre la face (question de dignité, d'honneur, de fierté), mais aussi pour ne pas faire perdre la face à l'autre (question de considération et de respect). Cette coopération pour sauvegarder mutuellement les faces entraîne un effet régulateur sur l'interaction. Il serait intéressant d'essayer de considérer que la stabilité de nos traditions culturelles pourrait provenir de cette collaboration entre les équipes pour ne jamais perdre la face et donc conserver l'interaction toujours semblable...

4. ARTICULATION

L'articulation de l'analyse microsociologique des rôles, de la figuration et de la face avec une description théologique des ministères est un problème de cohérence. En effet, on s'aperçoit que deux buts sont poursuivis simultanément à l'intérieur du culte : les buts liés à la célébration proprement dite, et les buts liés à la représentation et au maintien de la face. Ces buts sont-ils complémentaires, en harmonie, en concurrence ou en contradiction ? Si nous pouvons bien espérer que la structure, le contenu et le déroulement de la célébration soient théologiquement corrects et fidèles à l'Evangile, qu'en est-il du niveau de la représentation ? Les efforts qui y sont déployés et les moyens pour atteindre les buts cherchés sont-ils, eux aussi, théologiquement irréprochables et fidèles à l'Evangile ?

On peut se poser la question si la face est par exemple celle du clerc nécessaire, rare et providentiel. Dans ce cas, l'aspect représentation du culte n'est pas en harmonie ou en cohérence avec l'aspect célébration du culte. On ne saurait à un niveau prétendre célébrer et adorer le Dieu de Jésus-Christ, tout en s'acharnant, à un autre niveau, à défendre la valeur et la position sociale du principal interagissant de la célébration.

Dans le détail, les questions qui se posent sont les suivantes :

4.1 Quel rapport y a-t-il entre le ministère de présidence de la célébration et le rôle de leader dans la représentation ? Par l'activité qu'il déploie au niveau de la célébration proprement dite (préparation, ordonnance des éléments liturgiques, effectuation « en première ligne » des actes liturgiques et de la prédication, etc.) le pasteur accomplit son ministère au service de la communauté célébrante. Mais en même temps, il a de fortes chances d'être investi du rôle de leader dans la représentation. Si l'activité qu'il va déployer à ce niveau-là contribue à renforcer la face du clerc nécessaire, rare et providentielle, alors l'effort de maintenir la face est en décalage avec l'effort de la célébration. Au niveau de la représentation, les croyants sont détournés de Jésus-Christ dont ils ont le projet (au niveau de la célébration) de s'approcher. Le service de la présidence du culte se voit perverti de son but authentique au profit du secret dessein de confirmer des valeurs sociales qui n'ont pas forcément valeur évangélique.

On notera qu'en termes paradoxaux, cela revient à demander si le ministre peut être leader en laissant un Autre à la première place.

4.2 Le pasteur accomplit un ministère de rassemblement de la communauté chrétienne. Au niveau de la célébration, il cherche à permettre aux membres de cette communauté de se rassembler vraiment, de se rencontrer, de développer la fraternité et la communion entre eux, entre lui et eux, et entre eux-tous et leur Seigneur. Au niveau de la représentation, les faces en jeu seront-elles faites d'ouverture, de simplicité, d'égalité et d'amitié, ou au contraire de fermeture, de duplicité et de pouvoir ? Si la face défendue est celle du clerc, personnage à part et haut placé, alors les efforts déployés aux deux niveaux de l'interaction vont en sens contraire. Le service de rassembler l'assemblée autour de Jésus-Christ est alors perverti par le secret dessein de la réunir autour du personnage humain du clerc.

4.3 Le ministère de la prédication proprement dite, de l'annonce de la Parole de Dieu, se trouve-t-il confirmé ou falsifié par la méta-communication, par le second niveau où est en jeu la face des partenaires ? Le positionnement social qui s'établit (ou se trouve établi d'avance) quand le culte commence va-t-il résonner en confirmation ou en invalidation du message explicitement prêché dans le culte ?

4.4 Au niveau de la célébration, le ministère de la réconciliation, exercé par l'officiant au service de la communauté par le moyen de la liturgie, de la prédication et des sacrements, cherche à conduire les croyants dans un salut par la foi, reçu gratuitement. Mais, au niveau de

la représentation, le salut, ou le sauvetage, qui est en jeu est celui de la face, par des œuvres bien humaines qui consistent en des manœuvres sociales et relationnelles déployées en sous-main de la célébration. Le second niveau n'annule-t-il pas la valeur de ce qui est vécu au premier ?

Les quatre questions qui précèdent portent sur la réalisation pratique du culte, mais elle sont ancrées dans une problématique proprement théologique. Dans le culte chrétien, nous célébrons le salut offert et réalisé une fois pour toutes par Jésus-Christ par sa mort et sa résurrection. Le premier moment de ce salut est la croix, que nous pouvons à bon droit décrire comme un moment où le Seigneur a fondamentalement « perdu la face » aux yeux de hommes : il est abandonné de ses disciples, condamné comme un criminel, supplicié honteusement. Si nous n'escamotons pas ce moment de la croix, nous serons, au cœur du culte, en compagnie de ce Seigneur-là : le crucifié, celui qui a perdu la face au Golgotha, celui que préfigure déjà le serviteur souffrant d'Esaïe 53. Que les chrétiens réunis au cours du culte doivent se rappeler et s'approprier ce fait nous paraît évident. Mais que la représentation que nous avons évoquée dans cet article soit, elle aussi, articulée sur le moment de la croix nous semble moins acquis. Il faudrait que le clerc ne se comporte plus comme un clerc et renonce à cette prétention ! Que le fidèle ne s'abaisse plus à n'être qu'un « simple laïc » si prompt à confirmer le clerc dans sa position ! Que l'impuissance du Christ en croix révèle la vanité de nos efforts pour sauver nos faces, et nous découvrirons alors que la grâce peut nous atteindre aussi sur le plan de la représentation. Un souffle de résurrection pourrait alors souffler sur la trame des relations tissées entre les protagonistes du culte, en résonnance cohérente avec la Parole prêchée et la Cène partagée dans la célébration.